

L'homme qui ne pleure pas... *La vie de famille*

Michel Coulombe

Volume 5, numéro 2, novembre 1985, janvier 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (1985). Compte rendu de [L'homme qui ne pleure pas... / *La vie de famille*]. *Ciné-Bulles*, 5(2), 18–20.

Michel Coulombe

« Ce père, on peut le trouver monstrueux. Moi je crois qu'il est plutôt touchant, plutôt honnête. Bien sûr, il demande trop (avec parfois trop de précipitation et d'impatience), mais n'est-ce pas le minimum qu'on peut demander ? Et j'aime qu'il le demande avec un certain style, en faisant attention à la qualité des mots, des sentiments, sans cacher son besoin de compréhension. Sami n'est pas un comédien qui joue en force, il fallait une belle délicatesse dans le toucher pour faire passer les demandes exorbitantes de ce personnage abusif. » (Jacques Doillon)

L'homme qui ne pleure pas ... ■ La vie de famille.

Si ce titre vous fait aussitôt penser aux allocations familiales, aux corvées de vaisselle et aux longues soirées passées devant la télévision entre papa et maman, vous n'y êtes pas du tout. Vous vous trompez de cinéma. Si, intérieurement, vous salivez abondamment à l'idée de voir enfin Juliet Berto tondre le gazon, Sami Frey recevoir la belle-famille et Juliette Binoche réciter sa leçon d'anglais, vous risquez d'être affreusement déçu. Le cinéma de moins en moins réaliste de Jacques Doillon n'est peut-être pas pour vous...

Pas plus que **La pirate** ne proposait aux cinéphiles un voyage exotique dans le monde des vaisseaux fantômes et des trésors enfouis, **La vie de famille** ne cherche à installer le public dans le quotidien étouffant d'une famille typique d'Aix-en-Provence. À l'inverse de nombreux réalisateurs, Jacques Doillon a choisi de faire du cinéma, situation paradoxale car **La vie de famille** est un téléfilm, le troisième qu'il ait réalisé depuis 1983. Si davantage de téléfilms avaient un tel fini et une telle intelligence, ce modèle de production aurait assurément meilleure réputation.

Dès la première image de ce film sans musique inspiré d'une nouvelle de John Updike, **La vie de famille en Amérique**, le point de vue adopté par le réalisateur est clairement annoncé. Pas d'enfants turbulents, de scène

de ménage ou de couple dans l'alcôve mais un homme, Emmanuel, assis au jardin. Seul. Il se lève et quitte le champ de la caméra immobile pendant que défile le générique puis revient s'asseoir. Encore seul. Au centre du petit monde perturbé imaginé par Jacques Doillon, Emmanuel fait figure de loup solitaire. Personnage complexe — qui doit beaucoup à l'interprétation de première force de Sami Frey —, à la fois mordant et fragile, agressif et dérouté, il supporte assez mal la vie de famille. Même qu'il fait tout pour lui échapper, pour ne pas se laisser happer par le rouleau compresseur sans pitié du quotidien. D'ailleurs, Emmanuel ne cache pas ses couleurs : « La vie de famille, c'est pas une sinécure ! »

Divorcé, Emmanuel met beaucoup d'énergie à terroriser Mara, sa compagne, et Natacha, la fille de celle-ci avec qui il entretient des relations ambiguës, avant de les quitter, défaites, pour aller passer le week-end avec sa fille, Élise. C'est lui le meneur de jeu, lui qui impose sa loi, son regard sur les choses (« Je suis prêt à faire ce que tu veux... si ça me plaît. »). Plutôt que d'affronter ses angoisses, il monte en épingle un incident banal, s'emporte et parle de vengeance pour une histoire ridicule de rasoir escamoté. Théâtral, il joue les victimes, déclare sans ambages que c'est une méthode de torture que de déplacer les objets dans le dos des gens. Alors, forcément, on lui répond sur le même ton : « Tu me tortures comme on ne m'a jamais torturé. » La vie de famille tourne au gâchis. On ose à peine imaginer un affrontement sur un sujet un peu plus délicat et, pendant quelques minutes, on sent planer sur le film l'ombre détestable de l'hystérique **Pirate**.

Quand Emmanuel a terminé son petit numéro de conjoint incompris et de beau-père méprisé, quand il est tout à fait certain d'avoir semé la pagaille, certain qu'on ne l'oubliera pas du week-end, certain de pouvoir partir sans regret, il se rend chez sa fille, non sans

Filmographie de Jacques Doillon

- 1972 : **L'an 01** (en collaboration avec Gédé, co-réalisé par Alain Resnais)
- 1974 : **Les doigts dans la tête**
- 1975 : **Un sac de billes**
- 1978 : **La femme qui pleure**
- 1978 : **La drôlesse**
- 1980 : **La fille prodigue**
- 1982 : **L'arbre** (Téléfilm)
- 1982 : **Monsieur Abel** (Téléfilm)
- 1984 : **La pirate**
- 1984 : **La vie de famille** (Téléfilm)
- 1985 : **La tentation d'Isabelle**

CINÉBULLES

s'être d'abord défoulé à patins à roulettes. Comme un vieil adolescent. Pour l'amour d'Élise, dix ans, il laisse derrière lui une femme qui pleure pour en retrouver une autre, Lili, la mère d'Élise, en larmes. Les femmes pleurent sans retenue, Emmanuel garde les yeux secs : « Faut pas m'en vouloir, j'ai pas toujours été comme ça. » Partagé entre deux maisons et quatre femmes, écorché, mal aimant, maladroit, il n'a plus qu'Élise, petit coin d'enfance auquel il s'accroche même s'il semble peu disposé à la traiter comme une enfant. Élise qu'il aime et qu'il accuse d'être fuyante, insaisissable, superficielle.



Emmanuel et Élise fuient la vie de famille...

Une fois de plus, Jacques Doillon fait l'éloge de la fuite. Quand les choses se gâtent, quand vient le temps de faire face au réel, ses personnages partent en cavale, déplacements prétextes qui se transforment invariablement en voyages intérieurs. Dans **La femme qui pleure**, Dominique abandonnait enfant, mari et maison pour se retrouver. Dans **La pirate**, Alma quittait son confort pour l'amour d'une autre femme. **La vie de famille**, tourné en continuité, raconte une fugue père-fille qui se termine à Madrid. D'un commun accord, Élise et Emmanuel, couple insolite, prennent la route pour mettre entre parenthèses un quotidien qui ne leur réussit pas. Va pour la vie de famille, dans la mesure où il est possible de changer d'air. C'est en voyage que leur relation — et avec elle le film — prend forme.



... pour tourner sur vidéo un scénario d'Élise...

Même s'ils gardent leurs distances (Élise accuse son père de toujours garder la distance, par calcul), même si un malaise persiste entre eux, la complicité entre le père et la fille est évidente. Ensemble, comme deux adultes qu'ils ne sont pas, ils explorent leurs peurs, jouent avec les mots (pour le plaisir d'inventer : *humilificateur* et *papifère*), parlent d'opéra (« 1984, l'année où j'ai commencé à détester **Carmen**... ») et, surtout, tournent un vidéo à partir d'un bref scénario d'Élise.



... ce qui les mène en Espagne et les rapproche l'un de l'autre

« J'ai perdu la mémoire de ma propre enfance, alors j'y retourne à travers celle que j'invente. » (Jacques Doillon)

Jacques Doillon renouvelle avec bonheur la formule — suremployée — du film dans le film, faisant d'Emmanuel un producteur exigeant qui commente durement les scénarios de sa protégée et ne remet de l'argent à la jeune réalisatrice que pour le lui reprendre en partie en lui vendant du ruban vidéo et en lui louant la caméra. Pour mettre en images une des histoires imaginées par Élise, celle d'un homme errant que ses déconvenues mènent au bout du monde, producteur et réalisatrice se rendent en Espagne où ils passent du tournage fiction à la vidéo vérité. Pour en finir avec la distance et le faire-semblant, ils s'assoient devant la caméra et prennent la parole à tour de rôle. La vidéo gadget redevient un outil de communication. Le procès peut commencer. Ce dénouement fait aussitôt penser à la confrontation finale de **Paris, Texas**.

Déchirés par l'amour à donner ou à recevoir, les personnages de Jacques Doillon sont souvent confrontés à des problèmes de communication. Dans **La femme qui pleure**, Dominique remettait à Jacques une lettre dans laquelle elle se vidait le cœur. La démarche d'Élise, provoquée par son père (« Si tu l'éteins, je te casse la gueule. »), est identique. C'est elle qui touche au cœur du sujet du film quand elle exprime un regret, émet un vœu pour l'avenir de ses relations avec son père : « On n'a pas besoin d'une machine pour se parler. » L'incommunicabilité, mal moderne, envers de la médaille d'une civilisation de quinquillerie qui s'est donnée une panoplie impressionnante de moyens de communication continue d'hanter les cinéastes. Chez Doillon, ce sont les femmes qui déchirent le silence, qui libèrent l'émotion.

Les femmes jouent un rôle déterminant dans le cinéma, très personnel, de Jacques Doillon qui leur a consacré plus d'un titre : **La femme qui pleure, La drôlesse, La fille prodigue, La pirate**. Parmi elles, les jeunes filles, nombreuses, occupent une place

à part. Plus présentes que les garçons, elles ramènent le réalisateur dans le monde de l'enfance, à la frontière de l'adolescence. Et, quelle enfance ! Rien d'ordinaire. Qu'il suffise pour se convaincre du peu de réalisme des jeunes filles mises à l'écran par Jacques Doillon de songer à l'enfant meurtrière de **La pirate**, personnage irréel, observatrice implacable. Élise quant à elle est une improbable — mais très attachante — enfant, résolument ancrée dans les années 80, une fillette de cinéma dans la bouche de laquelle on a mis des répliques très écrites, des mots qui visent juste. Si on est loin du réalisme recherché par André Melançon dans **La guerre des tuques**, on se rapproche de la Manon possessive imaginée par Réjean Ducharme, scénariste des **Bons débarras**. Élise tient des propos qui étonnent dans la bouche d'une enfant de 10 ans : « Tu joues à l'homme le plus séduisant du monde. » ; « Depuis que je t'ai cédé, tu me méprises. » ; « Madame Ruiz ne crie jamais. Elle dit Élise, ma chérie, et c'est bien pire. » Le personnage passe tout de même la rampe grâce au naturel, à la force et à la sensibilité de la jeune Mara Goyet, fille du scénariste.

Le cinéma de Jacques Doillon fait appel aux émotions, vise le cœur et, avec peu de moyens, touche sa cible. Pas de grands mouvements d'appareil mais des acteurs scrutés par une caméra intimiste. Pas de tourisme divertissant en Espagne, mais, dérisoires, un éventail, une carte postale et une visite ratée au Prado. Pas d'intrigue compliquée, mais un gros plan sur un homme angoissé qui ne sait plus dire les choses simplement, un homme qui fait un grand détour sur le chemin aventureux des sentiments afin de pouvoir retourner, serein, à la vie de famille. ■

« Quand Jacques m'a mise toute seule devant la caméra vidéo et qu'il fallait que je pleure, je n'y arrivais pas, je ne voulais pas. Alors il m'a raconté des choses méchantes, il m'a menacée de rajouter des scènes sentimentales et je déteste ça. Là, j'ai pleuré. Je lui en voulais, mais pas longtemps. » (Mara Goyet)